

# LE PRESIDENT

## JOURNAL NAPOLEONIEN

Bureaux : Grande Rue Mercière, n. 22.

Lyon, 10 Juin 1849.

### La force du gouvernement.

Un gouvernement républicain doit être plus fort et plus énergique que tout autre; car, en République, le gouvernement, c'est la loi, et sans obéissance, sans soumission à la loi, il ne faut pas songer à établir nulle part la forme républicaine. Cette condition de force, qui est la nécessité première en tout temps, emprunte encore aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvons une urgence plus grande, et veut être plus impérieusement satisfaite; aussi, de toutes parts entendons-nous formuler ce vœu : « Il faut que le pouvoir soit fort, il faut que le gouvernement soit fort, il faut que la loi soit exécutée. » En présence des dangers qui nous menacent, chacun a la révélation des moyens de salut, et ils se résument dans ce seul cri : Un gouvernement fort !

La dernière modification ministérielle, diversement interprétée, a été cependant jugée par la majorité des organes de la presse comme incomplète, comme insuffisante, comme donnant une trop large part aux partis intermédiaires, aux hommes irrésolus et chancelants, comme portant aux affaires des esprits qui vivent des concessions qui leur sont faites, ou qu'on laisse vivre à cause des concessions que l'on en espère.

Nous croyons que dans ce jugement il y a trop de réminiscence des anciens errements; on apprécie la situation, l'Assemblée et le ministère, comme au temps de la monarchie; on laisse à la ligne purement politique une trop grande part, et, par suite, aux opinions, une trop grande influence. Nous pensons, nous, au contraire, que, grâce au suffrage universel, l'œuvre du gouvernement arrivera un jour à n'être qu'une œuvre d'administration, et, bien que nous ne soyons pas encore parvenus à ce point, déjà nous sommes entrés dans la voie qui y conduit.

C'est là un fait dont il faut tenir compte pour comprendre que la force du gouvernement ne sera plus autant dans l'opinion de ses membres, dans le parti auquel ils appartiennent, mais surtout dans la manière dont il administrera nos affaires, dont il conduira nos intérêts, dont il dirigera l'immense activité qui bouillonne en nous, et qui veut se répandre en entreprises utiles, en productions fécondes.

Ceci posé, il y a pour le gouvernement un grand embarras, c'est que le flot des événements a donné la République à la France, que la France l'a acceptée, sinon comme la forme définitive qui doit présider à ses destinées, au moins comme une épreuve sérieuse, sincère et loyale, et qu'il manque des républicains pour fonder cette ère nouvelle; cela est malheureusement vrai : nos républicains ont été vus à l'œuvre, et si nous n'avions eu qu'eux pour conduire hors des langes de son berceau notre pauvre République naissante, elle serait morte déjà, étouffée sous les inintelligentes caresses de ses amis, ou abandonnée par le pays indigné. Ainsi donc, il nous faut une République sans républicains, et, si paradoxal que cela puisse paraître, cela est vrai. Déposés d'un pouvoir qu'ils étaient inhabiles à exercer, les républicains ou soi-disant tels, c'est-à-dire ceux qui avaient fait aux lois de l'ancien gouvernement une guerre plus ou moins violente, se sont remis de nouveau en campagne, et ils se conduisent contre la République de la majorité, — la seule République possible — absolument comme ils se conduisaient contre la monarchie. Voilà où nous en sommes, et nous avons une République dont les seuls adversaires sont des républicains; c'est donc contre eux surtout qu'il faut être fort. Ces gens-là n'ont dans leur opposition aveugle et systématique que des prétextes à invoquer; en les leur enlevant, on les affaiblit, et c'est précisément dans ce but qu'ont été appelés MM. Dufaure, de Tocqueville et Lanjuinais. Avec ces hommes, au moins, le fantôme de la réaction s'évanouit,

et c'est bien au profit de l'ordre républicain que la loi sera énergiquement défendue; c'est bien au profit de la Constitution que la tranquillité sera assurée et maintenue.

Ainsi, pour nous résumer, le cabinet est dans de bonnes conditions pour être fort.

Il est composé d'hommes capables, libéraux et progressistes, qui administreront avec intelligence, avec sagesse et avec fruit.

De plus, il est composé d'hommes dont les opinions, les engagements et les tendances assurent à la République de loyaux partisans, à la Constitution de sincères défenseurs; ces hommes sont forts contre les émeutiers, parce qu'ils réprimeront au nom de la République.

Le gouvernement a donc ce qu'il faut pour être fort; s'il ne l'est pas, malheureusement, s'il n'agit pas avec une vigueur impitoyable contre les anarchistes, s'il n'assure pas le calme et la tranquillité du pays, c'est qu'il ne le voudra pas, car il le peut.

En faisant disparaître quelques difficultés, en écartant quelques défiances, la composition du nouveau cabinet lui impose de nouveaux et plus graves devoirs. Reste à examiner comment il s'en acquittera; ce que nous avons voulu seulement constater aujourd'hui, c'est que le gouvernement avait la force. Puisse-t-il vouloir et savoir s'en servir !

Les affaires de Rome sont entrées dans une nouvelle voie; aux négociations ambiguës a succédé une attitude énergique, la seule qui convenait à la France après l'échec du 30 avril.

Les journaux de l'opposition sont furieux, et leur violence ne connaît plus de bornes; ils veulent mettre en accusation le président, le ministère, le général Oudinot et l'armée elle-même. Tout ceci est un dernier hommage rendu aux révolutionnaires de Rome, à ces alliés fidèles de nos montagnards, à ces réfugiés de tous les pays et de toutes les nations qui, abrités

### FEUILLETON DU PRÉSIDENT.

## Torrijos et Kalida.

### Episode de la conquête du Pérou.

Mais, courageuse pour elle, tremblante pour son enfant, elle résistait à la douleur, elle ne poussait aucune plainte; tandis que Torrijos, qui n'osait l'interroger, la soutenait de son bras gauche, il suivait d'un regard menaçant le regard implorateur du jaguar, couché sur le cadavre de sa compagne.

Si le tigre royal à sa tendresse, le jaguar d'Amérique à la sienne aussi, et le quadrupède vivant, mourant presque de faim, n'avait pas voulu aller chercher au loin des vivres qu'il ne pouvait plus partager avec la fidèle compagne de ses dévastations. Il attendait la mort, et devant lui, à quelques pas, un enfant recevait la vie !

### Que faire pourtant ?

Le soleil avait parcouru la moitié de sa course; Kalida, presque sans force, se soutenait à peine, et le jaguar à l'instinct si fatal, pouvant se réveiller tôt ou tard, ne permettait aucune indécision à l'Espagnol.

« Ne bouge pas, dit-il à la Péruvienne; nous sommes trop de quatre dans ce désert sauvage, laisse-moi me débarrasser du tigre; je suis assez fort pour te porter toi et ton fils jusqu'à notre cabane fortunée; ne bouge pas... »

Et il avançait le poignard d'une main et le pistolet de l'autre.

« Il semble demander grâce, dit Kalida d'une voix à peine entendue; ne le tue pas, il souffre... et puis, si tu succombes, la mère et le fils mourront sans sépulture... »

Torrijos aspirait déjà l'haleine fétide du jaguar; quatre pas les séparait à peine, il vise, il va faire partir la détente...

La bête féroce se couche et attend...

L'Espagnol baisse son arme, son œil a vu la blessure qui a étendu roide morte la femelle du jaguar. encore fumante : c'est la trace profonde d'une balle! donc, les compagnons de Pizarre n'étaient pas loin de là; donc, le silence et l'isolement pouvaient seuls sauver Torrijos et Kalida, et leur permettre de reve-

nir sur leurs pas.

« Du courage, dit-il, du courage, amie; le jaguar n'est pas notre plus redoutable ennemi en ce moment; du courage, noble fille des Incas, ou nous tombons sous les coups de nos oppresseurs. »

Il fallait s'éloigner de ce champ de bataille qui allait devenir peut-être un champ de mort.

Torrijos prit la jeune Péruvienne dans ses bras et suivit à pas lents le sentier qu'ils avaient parcouru le matin; mais l'énergie de l'homme est mesurée! l'infortuné se vit contraint de s'arrêter à peu de distance du jaguar abandonné : il fit de son manteau une couche à Kalida, qui couvrait son fils de ses bras et de sa tendresse, et attendit que la nuit étoilée du tropique passât sur lui pour regagner la riante vallée.

La fatigue l'assoupit; sa compagne dormait à ses côtés...

A leur réveil, ils étaient quatre sous la roche protectrice.

Semblable à un dogue apprivoisé, le jaguar reconnaissant avait suivi l'Espagnol, et était venu s'étendre près de lui.

« Tu le vois, dit Kalida sans se troubler en ouvrant les yeux, la générosité donne des amis; ce tigre de nos contrées n'a plus ni griffes ni dents contre nous, il a un cœur. Levons-nous, et s'il nous accompagne,

un moment dans la ville éternelle, en ont fait le théâtre de leurs indignes exploits.

Quant à nous, il y a longtemps que nous désirons voir notre gouvernement sortir de la position fautive dans laquelle il s'était placé, car dans la conduite incertaine qu'il a tenue, il y avait pour notre pays perte de temps, perte de dignité et perte de forces.

La majorité de la nation est avec nous pour répudier cette solidarité honteuse que l'on veut établir entre la France et une horde d'assassins et de pillards. Vainement on cite les traits chevaleresques de quelques Italiens véritablement patriotes, nobles cœurs, âmes généreuses perdues au milieu des bandes de Garibaldi. Vainement on veut nous représenter Rome pleine d'un saint enthousiasme; nous n'ajoutons pas foi à ces récits complaisants. A côté des correspondances écrites dans les bureaux du triumvirat romain, il y a les lettres impartiales des étrangers inoffensifs et des véritables Romains. Par ces témoignages oculaires nous savons que l'assassinat est réservé à tout homme de courage qui veut se soustraire à la tyrannie de Mazzini; nous savons que les églises sont pillées, les palais dévastés, et que Rome, frappée de terreur, se laisse dépouiller sans résistance.

Voilà ce qui est, ce que nous avons lu dans des lettres authentiques signées de négociants lyonnais.

Quant à ces beaux projets de mise en accusation du gouvernement, et quant au rappel de notre armée, ce sont là des mesures qui ne dépendent pas, Dieu merci! de la mauvaise humeur de quelques journalistes; il faut qu'elles soient votées par l'Assemblée nationale. C'est là le tribunal suprême devant lequel la question sera posée.

Nous attendons avec confiance les débats qui vont s'ouvrir sur cette affaire importante, et nous sommes persuadés qu'elle sera résolue, non pas suivant le caprice des républicains rouges, non pas suivant les vœux bornés de l'opposition, mais conformément aux intérêts et à la dignité de la France catholique et libérale.

#### Nouvelles de Rome.

Le paquebot de l'Etat le *Tancredi*, parti le 5, à trois heures après-midi, de Civitta-Vecchia et arrivé hier, nous apporte des nouvelles du quartier-général de l'armée. Ces nouvelles vont jusqu'au 4 au soir; elles confirment tous les détails déjà connus sur la journée du 3, et nous apprennent que le combat a continué pendant toute la nuit et la journée du 4.

Le feu qui s'était ralenti pendant la matinée de ce dernier jour, a redoublé de vivacité dans l'après-midi, et à huit heures du soir on venait d'ouvrir la tranchée. A ce moment nous étions maîtres de plusieurs fortes positions, telles que la villa Pamphili, la villa Corsini et le Monte-Mario.

Le général en chef se disposait à s'emparer de celle encore plus importante du Monte-Pincio, sur laquelle de formidables travaux de défense ont été établis et qui surplombe Rome du côté de la place del Popolo. La prise du Monte-Pincio doit être l'acte décisif du siège, et l'on comprend que ce soit contre cette position et contre celle de la place del Popolo qui la touche, que les plus grands efforts aient été dirigés.

qu'il soit le bienvenu. »

Les deux autres exilés se remirent en marche; le jaguar les suivit comme un chien docile. Ils venaient à peine de tourner un coude voisin de leur dernier gîte, que le fougueux quadrupède bondit et rugit à la fois...

Il gratte la terre, agite violemment sa queue, pousse de lugubres rauquements et promène sa langue raboteuse et rouge sur les soies aiguës de ses lèvres fébrilement contractées; ses yeux, naguère étourdis et troids, lancent de vives étincelles et semblent demander un ennemi à mâcher. Torrijos se mit en mesure de l'abattre.

— Arrête encore, lui dit Kalida, ce n'est pas contre nous que le jaguar veut tourner sa rage; cette rage est une protection... regarde, regarde, nous sommes poursuivis. »

Un bruit sourd et prolongé, pareil à la voix d'une cataracte lointaine, arriva jusqu'aux deux fuyitifs. Torrijos, sans songer davantage à la colère réveillée du jaguar, s'élança vers un monticule d'où il planait sur l'espace.

« Les voilà, s'écria-t-il, les voilà! ce sont les Espagnols, nos ennemis, ils se dispersent... ils nous ont vus; ils ont vu le tigre... ils laisseront le tigre pour nous... Viens, Kalida, ne leur donnons point la joie de notre mort; je les connais, la torture la précède. — Aux yeux de mon Dieu comme aux yeux du

Dans la nuit du 4, l'ennemi a tenté une sortie; elle a été repoussée avec de fortes pertes.

Nos lecteurs trouveront dans les correspondances ci-après, des détails pleins d'intérêt sur les événements qui ont signalé ces deux premières journées.

Voici une lettre apportée par le *Tancredi*, datée du quartier général le 4 juin, à 8 heures du soir :

Après avoir raconté les événements déjà connus de la journée du 3 et de la nuit du 3 au 4, pendant laquelle le feu de nos batteries n'a pas cessé, l'auteur de cette correspondance ajoute :

« Pendant toute la matinée de ce jour, les coups de canon ont été moins rapprochés, mais cette après-midi le combat a recommencé avec plus de vigueur. Ce soir à huit heures, on ouvre la tranchée, le feu de nos batteries continuera avec vigueur toute la nuit. Nos soldats sont admirables, ils brûlent d'en finir, et on a la plus grande peine à modérer leur ardeur. Il faut convenir aussi qu'on nous oppose une vigoureuse résistance. Le résultat toutefois ne saurait être douteux.

« Les régiments qui prenaient part à l'action ont passé toute la journée sans prendre aucune nourriture. Des provisions de bouche avaient cependant été préparées autour des caissons et des dépôts de cartouches. Le général passant près de l'un de ces dépôts au moment où des soldats du 55<sup>e</sup> venaient chercher des munitions, crut devoir les engager à prendre quelque nourriture, ajoutant qu'ils devaient être bien fatigués. Alors un de ces braves militaires lui a fait cette remarquable réponse : « Général, est-ce que la poudre ne nourrit plus ? »

« De tous les côtés, des actes individuels de courage, d'adresse, d'intépidité, sont racontés. Un soldat, qui s'est emparé d'un drapeau ennemi, a été décoré par le général en chef, sur le champ de bataille, de la croix des braves, et a reçu en même temps les galons de sergent. »

La *Gazette du Midi* publie la lettre suivante :

« Fiumicino, 5 juin.

« Avant-hier, à trois heures, l'armée s'est emparée sans perte sensible de la villa Pamphili, et les soldats, n'écouant que leur courage et emportés par leur ardeur, ont enlevé la villa Corsini sans en avoir reçu l'ordre du général. Ce point, qui n'est éloigné que d'une petite portée de canon d'une batterie de la ville et que l'on avait bien fortifié et solidement occupé, nous a coûté cher. Repris deux fois par l'ennemi, ce n'a été qu'à la troisième qu'il est resté à nous.

« Demain la tranchée sera ouverte et les batteries pourront commencer leur feu. La villa Corsini avait 1,200 hommes de garnison. Dans une attaque que ceux-ci ont voulu faire, nous avons réussi à couper la retraite à 115 d'entr'eux que nous venons d'expédier en Corse. Dans ce nombre étaient dix officiers, dont deux capitaines. Ils sont enchantés d'avoir été faits prisonniers, car ils mourraient de faim et n'avaient rien mangé depuis deux jours.

« A l'heure qu'il est, les Romains ne s'entendent plus entre eux. Il y a deux partis prononcés dans la ville. Les carabiniers ont refusé de monter à cheval et Garibaldi n'ose plus sortir, de peur qu'on ne ferme ensuite les portes sur lui et qu'on ne veuille plus le laisser rentrer. Il est dans un état d'exaspération qui tient de la folie.

« Hier les ennemis ont tenté une sortie pendant la nuit et nous ont blessé et tué quelques hommes. Mais elle leur a coûté bien cher. Coupés dans leur retraite, un bataillon de 800 hommes est resté presque tout entier sur le champ de bataille; il n'est demeuré que vingt-cinq hommes vivants et nous les avons faits prisonniers.

« Nous avons eu des engagements particuliers, où l'avantage a toujours été pour nous. Ainsi, hier, des

tiens, le suicide est un crime, dit la Péruvienne d'une voix soumise; la torture, c'est le martyr, et le martyr donne le ciel.

— Eh bien! soit, poursuivit Torrijos en précipitant autant que possible la marche de sa malheureuse compagne... Cherchons un asile où nos ennemis ne puissent nous atteindre; gravissons la cime la plus escarpée des assises qui nous dominent: peut-être nos deux divinités réunies nous arracheront-elles au danger qui nous emprisonne. »

Kalida suivit Torrijos, et comme si Dieu les avait entendus, ils découvrirent près d'eux, sur leur tête, l'ouverture d'une grotte où, selon toutes les prévisions, on ne viendrait pas les chercher...

Hélas! qui peut sonder les décrets de l'Eternel!

De son côté, le jaguar attentif n'abandonnait point son poste et suivait de sa jaune prunelle les mouvements des Espagnols arrivés déjà auprès du quadrupède frappé par eux. Une balle siffla et s'aplatit sur le roc qui sert de rempart à la nouvelle demeure de Torrijos et de Kalida. Toute résistance est impossible: ils lèvent les yeux au ciel, et se glissent, courbés, dans la grotte mystérieuse.

De nouveaux coups de fusil se font entendre; l'ennemi n'est pas loin, le jaguar l'attend...

Tandis qu'une troupe de cavaliers cherche au fond de la vallée un commode passage pour les coursiers peu façonnés aux ascensions difficiles, quelques les-

dragons romains, voulant sortir par une petite poterne, ont perdu quatorze hommes de suite sans pouvoir effectuer leur projet.

« On a remarqué la justesse du tir des carabines de nos chasseurs à pied. Un d'entr'eux a tué sept chefs de pièce coup sur coup, à une grande portée. Malheureusement un biscayen est venu l'enlever à son tour à l'admiration de nos soldats. Nous avons un caporal qui s'est emparé d'un drapeau et que le général en chef a décoré sur le champ de bataille.

« Partout c'est à qui fera preuve de la plus grande bravoure et d'une force surhumaine. L'émulation et le courage sont à leur comble. L'élan est même trop grand, et souvent il a besoin d'être modéré. Nos intrépides soldats ne craignent rien. La chaleur, qui est excessive et les privations de tout genre, ne peuvent les arrêter.

« Des coups de fusil se sont fait entendre dans la ville. Entre le dôme de Saint-Pierre et le Vatican, on aperçoit une fumée très épaisse et tous les indices d'un incendie. Le terreur est à son comble à Rome, et nous savons que tous les édifices publics sont minés. Ces vandales emploieront certainement ce dernier moyen pour jeter tout l'odieux sur nous et pour que le public en France nous accuse de cette dévastation.

« Il nous est arrivé avant-hier un capitaine de dragons romain qui est venu se réfugier au camp et qui nous a annoncé de son côté que les deux partis allaient en venir aux mains et que la discorde règne dans la capitale.

« Nos pertes s'élèvent à 120 blessés environ et 20 tués. Parmi les blessés, beaucoup seront rétablis sous peu. On les dirige sur Civitta-Vecchia pour qu'ils soient mieux soignés, et on ne garde dans le camp que ceux qui ont à subir une amputation.

« L'armée autrichienne en marche sur Rome n'est encore que sur la frontière de Toscane. Le général en chef lui expédie un aide-de-camp pour l'informer de ce qui se passe.

« Le roi de Naples, avec son armée et les 5,500 Espagnols, marche aussi sur la capitale du monde chrétien. »

Telles sont les nouvelles apportées de Rome par les derniers courriers. Le lecteur peut les considérer comme l'expression de la vérité. La position de notre armée n'est ni meilleure ni pire que l'annoncent les correspondances qu'on vient de lire, et il est facile de juger, par la nature et la force des positions tombées en notre pouvoir, de l'importance des avantages que nous avons obtenus dès les premières phases de la lutte. Des lettres tout-à-fait dignes de foi portent seulement à 50 le nombre des morts dans les divers combats qui ont été livrés, et celui des blessés à 150 environ. Ces chiffres sont officiels et ne sauraient être révoqués en doute. Ainsi, que la population, un moment alarmée par des publications mensongères dont l'autorité a eu le tort grave de permettre la vente et la crie, se rassure. Rien de faux et de mensonger comme ces récits inventés par de mauvais citoyens pour porter le trouble et la consternation dans les esprits. Le patriotisme du peuple saura faire justice de ces manœuvres odieuses.

(Sémaphore.)

Le président du conseil des ministres du vicaire de l'empire, M. Graevell, vient de donner sa démission.

Le ministère du pouvoir central, qui n'existait déjà que de nom, n'a rien à gagner ni à perdre à cette retraite.

tes piétons escaladent les roches aiguës de la montagne et arrivent près de la bête féroce. Ce que le tigre n'aurait pas fait pour lui, il le fait pour ceux qui l'ont protégé. Sans calculer l'imminence du péril, sans compter le nombre des ennemis qu'il doit combattre, il s'élança sur le plus téméraire des Espagnols, et roula avec lui sur un gazon mêlé de ronces... Voici un adversaire de moins; une pression de mâchoire lui a brisé le crâne, et comme l'odeur du sang excite le quadrupède, il part de nouveau et se trouve en présence de deux joueurs unis pour le combat: une balle siffla... l'épaule du jaguar est entamée... le chasseur est abattu à son tour; et quand un quatrième combattant se présente, le troisième ne peut plus lui être utile, son corps n'a plus de mouvement, et son sang coule par vingt larges blessures... La bête furieuse couve de sa prunelle ardente un Péruvien qui avait jusque-là guidé la marche des vainqueurs; l'animal va bondir pour la troisième fois, mais une nouvelle balle le frappe au cou et l'abat... il rugit, il s'agite convulsivement, il tente un dernier effort pour la vengeance... ses muscles se distendent, il chemine à reculons et va, non pas par instinct, mais par gratitude, se poser encore en sentinelle perdue devant la grotte de Torrijos et de Kalida... Il expire!

DE KEROUY.

(La suite au prochain numéro.)

Une insurrection militaire a eu lieu dans la Hesse-Électorale. Des soldats ont refusé de marcher contre les insurgés du pays de Bade.

Le grand-duc de Bade s'est décidé à réclamer le secours de la Prusse; et il a en même temps adressé une proclamation à son peuple pour promettre une amnistie à ceux qui rentreraient dans le devoir. Brunswick, Anhalt-Bernbourg et Mecklembourg se prononcent, dit-on, pour la Constitution allemande octroyée par le roi de Prusse.

Suivant les nouvelles de Munich, toute l'armée bavaroise va être mise sur le pied de guerre. Le roi de Bavière persiste dans sa résolution de repousser les secours prussiens.

Les renseignements qui nous parviennent sur les opérations militaires de la Hongrie établissent que les Hongrois soutiennent leur supériorité, et que jusqu'à présent les Russes ne font sentir leur action sur aucun point.

« Les hommes de 93, nous dit la *Vraie République*, portaient les premiers coups au régime de l'inégalité. Aujourd'hui il croule de toutes parts; un dernier effort, et le voilà réduit en poussière. »

Nous voudrions bien savoir quelles sont les inégalités politiques qu'il resterait à faire disparaître. Nous en voyons une poindre à l'horizon; c'est celle que les socialistes voudraient établir à leur profit; et à la manière dont ils traitent tous ceux qui ne pensent pas comme eux, on sera bientôt obligé de leur appliquer ce mot adressé en 92 par M. de Ségur à un ouvrier qui l'injurait: « Vous oubliez, mon ami, que, depuis la révolution, nous sommes tous égaux. »

## ALGÉRIE.

On nous écrit de Philippeville, 26 mai :

« Depuis l'affaire d'El-Arouche, et bien que le mauvais succès de cette tentative ait paru jeter quelque découragement parmi les Kabyles, les insultes et les attaques de leurs maraudeurs sont incessantes. Nous sommes protégés par une bonne muraille, et dans la ville nous n'avons rien à craindre; mais il n'en est pas ainsi dans nos campagnes. Un de nos anciens gardes-champêtres, le sieur Quatrecoin, a été assassiné avec sa femme. La maison de M. de Gourjas, qui est un ancien chef de bataillon au 61e, s'est défendu avec vigueur: un des Arabes assaillants a été blessé grièvement; on a pu suivre longtemps ses traces dans les broussailles. Dans le village de Saint-Antoine, sept Arabes, qui s'étaient introduits en sautant par-dessus les fossés, ont été pris; l'un d'eux était mortellement blessé.

« Comme nous n'avons pas 100 hommes de garnison, la milice a dû prendre les armes: la nuit, des détachements vont se mettre en embuscade, et ce n'est pas sans succès. Elle a même fait, il y a quelques jours, une reconnaissance: elle avait à sa tête son commandant, M. de Bétous, et notre sous-préfet, M. Demanche; le peloton de cavalerie, qui vient de s'être récemment formé, s'est trouvé en mesure d'y prendre part.

« Il est vraiment temps que ces insultes finissent; aussi nous attendons avec impatience le général Herbillon, qui, après avoir opéré dans le pays de Zouargha, doit se rapprocher de la côte, et punir les tribus qui ont pris part à l'attaque d'El-Arouche.

« Notre commandant supérieur, M. le colonel de Tourville, s'était avancé, à la tête d'une faible colonne, dans la direction de Robertville à Collo; mais il paraît qu'il a trouvé un rassemblement trop considérable pour pouvoir l'attaquer. Il est à désirer que les Kabyles des environs de Collo, qui ont toujours opposé une résistance opiniâtre, toutes les fois que nos colonnes ont pénétré dans leur pays, reçoivent une leçon sévère, et reconnaissent enfin leurs maîtres; malheureusement la province est bien dégarnie de troupes. »

« Un capitaine du génie, parti ces jours derniers avec la colonne, ayant reçu quelques reproches d'un de ses supérieurs, est entré immédiatement dans sa tente, et s'est tiré, sous le menton, un coup de pistolet, qui lui a fait une horrible blessure; n'ayant pu se donner la mort, il saisit aussitôt un autre pistolet; mais il fut désarmé, et l'on s'empressa de lui prodiguer des secours. Cet officier a été transporté à l'hôpital de Constantine; on conserve quelque espérance de le sauver.

« Ces jours derniers, un homme et une femme de Philippeville se promenaient, à l'entrée de la nuit, aux environs de la ville, lorsqu'ils furent assaillis par des Arabes, qui leur ont tiré plusieurs coups de feu. La femme a été tuée d'une balle à la tête, l'homme probablement atteint par les coups de fusil, a eu ensuite la tête séparée du corps. On est à la recherche des auteurs de ce crime.

« Le schérif, qui avait attaqué El-Arouche le 29 avril, est toujours dans les montagnes situées à l'ouest de Collo. Trois autres schérifs sont allés le rejoindre.

« Mercredi soir, on a amené à Constantine un Arabe fait prisonnier par la colonne expéditionnaire. C'est, dit-on, un porte-drapeau kabyle de Ben-Azeddin.

L'Assemblée législative ne tiendra pas de séance aujourd'hui. Des représentants se sont, dit-on, réunis, et ont résolu de déposer une proposition qui aurait pour but d'interrompre le cours des séances pendant quatre ou cinq jours. Cette interruption se motiverait par la fatigue extrême qui accable les deux tiers de l'Assemblée et par les ravages du choléra.

Hier, s'est réunie la commission chargée de l'examen de la proposition relative à une amnistie pleine et entière pour les crimes et délits politiques commis depuis février 1848. M. Gasc (de la Haute-Garonne), a été nommé président, et M. Suchet d'Albuféra secrétaire.

Hier aussi, la commission chargée d'examiner la proposition relative au règlement de l'Assemblée, s'est constituée en nommant M. Molé, président, et M. Fresneau, secrétaire. Plusieurs membres ont parlé sur les modifications à introduire dans le règlement. Il a été décidé que les délibérations seraient enveloppées du plus profond secret.

MM. Victor Pidoux, Alfred Nettement, Alfred de Neuville, Albert de Resseguier, Duparc et Laraburru, ont déposé sur le bureau du président de l'Assemblée une proposition relative à l'indemnité des représentants. Elle est ainsi conçue :

« L'indemnité allouée aux représentants par la Constitution, et qui a été fixée à 9,000 fr. par l'art. 95 de la loi électorale, est réduite à 6,000 fr. par an. »

La consternation produite par les ravages de l'épidémie cholérique continue à Paris. Le nombre des inhumations pour les décès en ville seulement, et sans compter les hôpitaux, a été d'après les chiffres officiels, dans la journée de mercredi, porté à 1340. Hier jeudi le nombre de ces inhumations a diminué de 400; il n'a été que de 963. Aujourd'hui la diminution est également sensible, et on pense que l'orage qui éclate en ce moment va contribuer à cette diminution.

Ces jours derniers les moyens de transports et de sépulture manquaient, et cet entassement n'a pas peu contribué à l'accroissement funeste de l'épidémie. L'autorité s'est laissée prendre au dépourvu, et n'a pris aucun moyen soit pour prévenir la population, soit pour soigner les malades, soit pour inhumer les morts. C'est une déplorable incurie qu'on n'eût pas vue à des époques où l'administration fonctionnait régulièrement. Cette invasion de l'épidémie paralyse toutes les relations et arrête toutes les affaires.

En présence des factions qui se remuent dans les faubourgs de Paris, en présence des anarchistes de professions qui se flattent d'imposer à la France les révolutions nouvelles pour lesquelles la capitale fournit des bras toujours prêts, c'est le moment de rappeler les éloquentes paroles de Mirabeau :

« Non! ils ne lui ont pas sur nous ces jours de deuil. Ils sont lâches, nos petits Marius, nourris de la fange des marais où ce tyran fut réduit à se cacher un jour. Je suis sûr que la liberté n'est pas en leur puissance, que, souillée de sang, mais victorieuse, elle trouverait encore un empire et des défenseurs invincibles dans les départements. »

La commission chargée de reviser le règlement, a nommé M. Molé, président, et M. Fresneau, secrétaire.

La commission chargée de régler les comptes d'emploi des crédits ouverts pour dépenses de sûreté générale pendant la gestion de M. Lacrosse, a nommé MM. Rancé, président, et Payer, secrétaire.

Les bureaux examineront prochainement une proposition de MM. Alf. Nettement, Alf. de Neuville, Alb. de Resseguier, Duparc et Laraburru, et relative à l'indemnité des représentants. Aux termes de cette proposition, l'indemnité allouée aux représentants par la Constitution, et qui a été fixée à 9,000 fr. par l'art. 96 de la loi électorale, serait réduite à 6,000 par an.

## CHRONIQUE PARISIENNE.

On lit dans le *Moniteur universel* :

Le ministre de la guerre a visité aujourd'hui les hôpitaux militaires du Val-de-Grâce et de Popincourt. Il a inspecté les salles et a donné une attention spéciale à celle des cholériques, afin de constater par lui-même si rien n'était négligé dans le traitement des malades. Il a été heureux de reconnaître que dans les deux établissements, les militaires sont l'objet des soins les plus attentifs et du plus noble

dévouement de la part de tous les officiers de santé, et il a hautement témoigné à ceux-ci sa complète satisfaction, notamment à M. Michel Levy, médecin en chef du Val-de-Grâce, ainsi qu'à M. Lacauchie, chirurgien en chef de l'hôpital de Popincourt.

Le zèle et l'abnégation des infirmiers dans le service pénible dont ils sont chargés méritent aussi d'être cités d'une manière particulière.

L'administration, de son côté, n'a rien négligé, et la preuve de la sollicitude de l'intendant militaire se trouve dans toutes les parties du service.

Le ministre a retiré de cette visite, qui doit s'étendre demain aux hôpitaux du Gros-Caillou et du Roule, cette conviction que si l'armée a dû payer comme la population civile un tribut à l'épidémie, elle a pourtant été beaucoup moins gravement frappée.

— C'est probablement lundi que l'Assemblée reprendra possession de la salle restaurée où elle a ouvert sa session. On a fait disparaître une travée tout entière des tribunes réservées aux sténographes et aux journalistes. La tribune est plus rapprochée des extrémités de la salle. Le baldaquin, surmonté de drapeaux tricolores, a disparu. Le plafond est repeint. Un grand nombre de banquettes de la Montagne ont été réparées; le drap avait été mangé par le frottement.

— Le ministre de la guerre vient de prendre un arrêté qui décide que les soldats blessés dans l'affaire de Rome seront admis à l'Hôtel National des Invalides.

— Un des Arabes les plus marquants de la suite d'Abd-El-Kader, Ben-Salem, vient de se noyer dans la Loire, à Amboise. Ben-Salem s'était distingué dans les guerres de l'Algérie par la douceur et presque par la civilisation de ses mœurs.

— M. de Rothschild vient de mettre à la disposition de M. le préfet de la Seine une somme de dix mille francs. D'après l'intention du donateur, cette somme est destinée à venir au secours des familles victimes du choléra.

— Il paraît que c'est d'après le désir personnellement manifesté par le St-Père que M. Corcelles a été choisi par le gouvernement français pour se rendre à Gaète et à Rome.

— Le gouvernement sarde a formellement refusé de laisser occuper, par les troupes autrichiennes, la forteresse de Saze et les autres points fortifiés de la route du Mont-Cenis.

— Mlle Carlotta-Grisi, la première danseuse de l'Opéra, qui était atteinte du choléra-morbus, est aujourd'hui hors de danger.

— Le message du président de la République constate qu'il y a aujourd'hui en France 68 établissements d'instruction supérieure et 6,269 étudiants. En dehors de l'école normale, qui reçoit 115 élèves, on compte 1,320 établissements d'instruction secondaire et 106,065 élèves. Il existe 56 lycées, 309 collèges communaux et 955 établissements particuliers. Les écoles primaires reçoivent 2,176,079 garçons et 1,554,056 filles, ce qui donne un total de 3,530,135 élèves.

— On assurait ce matin que Rome était tombée au pouvoir des Français après deux jours d'une résistance opiniâtre. L'attaque a, dit-on, été commencée le 2 mai.

— Les élections partielles auront lieu, pour toute la France, le 22 juillet prochain.

## ASSEMBLÉE NATIONALE LÉGISLATIVE.

Suite et fin de la séance du 7 juin 1849.

L'ordre du jour appelle le scrutin pour la nomination du second membre de l'Assemblée devant faire partie de la commission de surveillance des caisses d'amortissement et des dépôts et consignations.

Le scrutin terminé, les urnes sont enlevées et transportées dans la salle voisine.

L'Assemblée est informée de la mort de M. Chappon, représentant de Seine-et-Marne.

On passe à la vérification des pouvoirs.

M. Lequien rend compte des élections des Basses-Alpes. Une protestation existe; des irrégularités sont signalées. Le bureau, ne trouvant pas les griefs fondés, propose de valider les élections.

M. Sauteyra combat les conclusions du rapport.

M. Crémieux demande que le rapport soit imprimé et distribué. La majorité attribuée à l'un des candidats, M. Fourtoul, est de 3 voix seulement sur M. Château-neuf, son concurrent.

Le cas est assez délicat pour qu'on prenne le temps d'examiner les faits.

La discussion est renvoyée à après-demain.

M. Martin-Bernard demande à interpeller le ministre de la guerre sur l'envoi en Algérie d'un sous-officier de l'armée.

Les interpellations auront lieu après-demain.

M. O. BARROT, président du conseil: Je ne voudrais pas qu'on s'engageât trop légèrement dans la voie de ce genre d'interpellations. Il s'agit d'administration; si l'on peut interpellier le gouvernement sur toutes les mesures administratives qu'il juge convenable de prendre, l'administration est impossible.

Le gouvernement lui-même ne pourra plus prendre aucune mesure disciplinaire à l'égard des sous-officiers et soldats, et l'Assemblée, par l'abus qu'elle aurait fait de son initiative, la compromettrait bientôt. (Très bien! à droite.)

M. LE GÉNÉRAL BARAGUAY D'HILLIERS: Je ne comprendrai jamais qu'on dispute au ministre de la guerre le droit disciplinaire à l'égard des officiers, sous-officiers et soldats. C'est là une question de discipline militaire. Je demande qu'on passe à l'ordre du jour.

L'ordre du jour appelle la vérification des pouvoirs. M. Miot, élu dans la Nièvre, et dont l'élection avait été ajournée, est admis.

Le débat s'engage sur l'élection de M. Michot, dans le Loiret.

Après une discussion assez orageuse, l'Assemblée décide que le débat est renvoyé à samedi.

Après avoir entendu les observations du rapporteur des élections de l'Algérie, et qui en propose l'ajournement, l'Assemblée prononce l'admission des trois candidats élus, MM. Henri Didier, Barrault et Rancé.

Il restait encore un membre pour la commission de surveillance de la caisse d'amortissement et des dépôts et consignations.

M. Lebœuf est nommé.

La séance est levée.

### NOUVELLES LOCALES.

Le bruit courait hier, à Lyon, qu'une dépêche télégraphique avait annoncé la mort du maréchal Bugeaud. Nous sommes heureux de pouvoir rassurer nos lecteurs sur un événement qui, dans les circonstances actuelles, serait un malheur national. Aucune dépêche de ce genre n'est arrivée à Lyon, et les derniers avis que nous avons reçus aujourd'hui de Paris, sans annoncer le complet rétablissement de M. le maréchal, nous rassurent de la manière la plus complète. Le mieux continue, et, très incessamment, l'illustre malade ne gardera plus aucune trace de son indisposition.

— La nuit dernière, vers minuit, un crime horrible a été commis dans la grande rue Mercière, n° 56.

Le sieur Dontail (Louis-Eugène), commis négociant, a précipité du 2<sup>e</sup> étage, sur le pavé de la rue, la fille Thérèse Lamblin, avec laquelle il vivait depuis quelques mois.

Cette malheureuse, relevée dans un état affreux, a été transportée à l'Hôtel-Dieu, où elle a rendu le dernier soupir dans d'inexprimables souffrances.

Cette scène a profondément affligé les nombreuses personnes qui en étaient les témoins. Quant à l'assassin, il a été arrêté par M. Vivès, commissaire de police des Célestins, et l'information est dirigée par M. Massot, procureur de la République.

— On ne sait encore à quel motif attribuer la cause du suicide de la bouchère du quartier St-Paul. Tous les renseignements que nous avons recueillis témoignent que cette femme était aussi heureuse dans son ménage que dans son commerce. On avait d'abord expliqué sa mort par un dérangement cérébral produit par les chaleurs tropicales auxquelles nous avons été en proie pendant une quinzaine, mais cela ne peut être réellement admis. Le projet de se noyer était bien arrêté chez cette malheureuse, car, avant d'abandonner son domicile, elle s'est défait de ses bagues, de ses boucles d'oreilles et de ses autres bijoux; puis, à plusieurs reprises, elle a couvert de baisers sa petite fille en lui demandant si elle aimait bien sa maman.

— Les Brotteaux ont aussi à enregistrer un suicide; c'est celui d'un boulanger qui, dans ces derniers temps, ayant essuyé de nombreuses pertes, n'aurait pu résister au chagrin qu'il en ressentait. Un cadavre trouvé dans le Rhône, un peu au-dessus de la Tête-d'Oor, a été reconnu pour être celui du malheureux boulanger.

— Mercredi dernier, M. Durieux, président de la chambre à la cour d'appel, M. de Brix, conseiller à la même cour, et M. Falconnet, avocat-général, ont été installés à huis clos dans leurs nouvelles fonctions.

— Le cours d'éducation des vers à soie, dont la Société d'agriculture s'occupe toutes les années dans l'Orangerie du Jardin-des-Plantes, commenceront demain dimanche, et le cours de sériciculture, lundi.

— La fête donnée cette nuit, au Jardin-d'Hiver, au profit de l'Association des artistes, n'avait réuni qu'un très petit nombre d'assistants. Nous avons

honte de le dire, mais la société lyonnaise avait fait la sourde oreille. Rien n'a pu la tirer de son apathie, ni les valse de Strauss, ni un éclairage féerique, ni un feu d'artifice brillant, ni les merveilles accumulées à son intention, ni même l'attrait d'une bonne œuvre en faveur de ces nobles artistes pour lesquels les agitations politiques se traduisent en chômages et en misères. Hélas! oui, tout a été inutile et l'on comptait à peine 150 personnes à cette solennité.

Les promesses du programme avaient été cependant religieusement tenues, et malgré le mauvais temps rien n'avait été omis pour donner à cette fête le plus grand éclat.

— Dans la séance de jeudi, la chambre de commerce de Lyon a entendu un rapport lu par M. le président de la chambre de commerce, sur un projet de pensions de retraite en faveur des différentes classes d'ouvriers qui concourent à la fabrication des étoffes de soie.

D'après ce projet, chaque ouvrier ou ouvrière pourrait, au moyen d'un versement de 24 francs par an, arriver à obtenir une pension de retraite de 450 à 500 francs par an. Il est juste d'ajouter que cette mise de fonds serait complétée au moyen d'un impôt de 6 centimes par kilogrammes de soie employée par la fabrique de Lyon, et qui produirait, dit-on, une somme de 80 ou 90,000 francs par an.

Nous reviendrons sur ce projet qui ne peut que rencontrer partout de vives sympathies, aussitôt qu'il nous sera mieux connu.

— Le cadavre d'un jeune homme brun, paraissant âgé de 20 à 22 ans, a été retiré du Rhône, sur la chaussée Perrache, en face du n° 155, hier, vers 5 heures de relevée.

Le corps entièrement nu, à l'exception de la ceinture que recouvrait un mouchoir bleu, ne portait aucune trace de blessure qui puisse faire croire à un crime.

C'est, sans doute, celui d'un imprudent baigneur qui a trouvé la mort en contrevenant à l'arrêté de M. le maire récemment publié, et relatif aux bains de rivière.

Quand donc la voix de nos magistrats sera-t-elle entendue?

— Les personnes auxquelles il aurait été volé une fourchette en argent, marquée et armoriée, sont priées de se présenter au bureau de police, rue Belle-Cordière, n° 7, chez M. Lieutard, commissaire de police, pour la reconnaître.

### Ecole des Mineurs de Saint-Etienne.

Le préfet du Rhône donne avis que le programme pour le concours d'admission à l'école des Mineurs de Saint-Etienne, en 1849, est ouvert au secrétariat général de la préfecture, où les candidats pourront en prendre connaissance, sans déplacement.

Une liste d'inscription est ouverte à la préfecture du Rhône pour les candidats qui désirent concourir pour cette école en 1849. Cette liste sera close le 1<sup>er</sup> août prochain.

### Renseignements commerciaux.

La valeur des marchandises, provenant des fabriques étrangères, importées et consommées en Angleterre, s'est élevée :

En 1840, à	14,936 liv. sterl.
En 1841, à	13,815 liv.
En 1842, à	16,867 liv.
En 1843, à	20,780 liv.
En 1844, à	23,200 liv.
En 1845, à	31,620 liv.
En 1846, à	36,919 liv.
En 1847, à	33,160 liv.
En 1848, à	32,030 liv.

Total. 800,750 fr.

La valeur des marchandises fabriquées en Angleterre et exportées sur le continent, s'est élevée :

En 1840, à	3,014,344 l. ster.
En 1841, à	3,178,175 l.
En 1842, à	2,920,128 l.
En 1843, à	3,448,451 l.
En 1844, à	4,125,670 l.
En 1846, à	4,413,407 l.
En 1847, à	5,031,735 l.
En 1848, à	5,928,634 l.

Total. 98,215,850 fr.

### Guerre en Hongrie.

On connaît enfin quelques détails sur l'engagement près de Trentschin, par suite duquel les Autrichiens

ont été de nouveau repoussés derrière la Wang et vers Tyrnau. Le combat a duré neuf heures. Les Autrichiens étaient commandés par le général Haynau et le général Logel, venu de la Gallicie par le défilé de Dukla, puis coupé du reste de l'armée, et repoussé jusqu'à Trentschin. Le général Danneberg commandait les Hongrois. Les hussards qui ont poursuivi les Autrichiens, leur ont fait éprouver des pertes considérables.

Il n'est pas impossible qu'une nouvelle bataille ait lieu prochainement dans cette contrée, car les Russes s'avancent de ce côté. Le général Rudiger est arrivé à Jaroslaw et marche sur Trentschin. L'armée russe du général Paniutin est placée sous les ordres supérieurs du général Haynau, tandis qu'en Gallicie le général Hammerstein est soumis aux ordres du maréchal Paskiewitsch.

Un engagement a eu lieu probablement vers Raab, sur la rive droite du Danube, des voyageurs ayant entendu dans cette direction une forte canonnade. Par suite de la prise de Bude, l'armée impériale a fait sans doute un mouvement retrograde près de Presbourg.

Le ban s'est enfin avancé, et a pris une batterie aux Magyars près de Peterwardein; suivant une autre version, il a seulement encloué deux pièces d'artillerie.

Des bruits répandus à Bude, mais auxquels il faut ajouter peu de foi, parlent d'une défaite de ce général, qui aurait même été fait prisonnier.

La garnison de Gross-Kanossa, dernière forteresse que les Autrichiens occupassent encore, s'est retirée à Letenye, non loin des frontières de Croatie, de sorte que, dans le sud-ouest, les Hongrois s'étendent jusqu'à la frontière de Styrie et menaceraient Gratz d'une invasion dans la vallée de Meer.

Bern a adressé d'Orseva aux Serbes une proclamation par laquelle il leur promet l'indépendance nationale, politique et religieuse à condition qu'ils se tiennent tranquilles, faute de quoi il les menace de ravager le pays par le fer et par le feu.

Les Russes ne sont pas encore arrivés dans le sud, et ils semblent même ne pas devoir y venir. Une grande partie de ces troupes ont repassé le Pruth, et les autres vont les suivre incessamment. Leur entrée en Gallicie a été terminée le 29 mai. Les provisions qui leur sont nécessaires leur sont procurées par des réquisitions.

### NOUVELLES DIVERSES.

LE VOL AU SOCIALISME. — Pendant que les chefs de file et les théoriciens du parti démocratique essaient de donner le change sur cette maxime, qui est la leur, quoi qu'ils en disent : *Le socialisme, c'est le vol!* les membres *agissants* s'empressent, au contraire, de mettre en pratique les théories de leurs maîtres.

Les industriels ont retourné la phrase et se sont mis à pratiquer le *vol au socialisme*.

Hier matin, une conversation politique s'était engagée sur la place d'Aquitaine, à la suite de l'exécution de Jean Prince.

Un ancien juge au tribunal civil de Bordeaux causait avec deux hommes en blouse, paraissant appartenir l'un et l'autre à la classe ouvrière.

Il avait été question des doctrines socialistes, et les trois interlocuteurs les avait également reprouvées; mais, avant de se retirer, un des deux individus s'adresse à l'ancien juge, et lui dit :

— Quant à moi, Monsieur, tout mon socialisme se borne à vous demander le partage d'une prise de tabac.

— Bien volontiers, mon ami, répliqua l'ancien juge, et il sort en même temps de sa poche une fort belle tabatière en vermeil qu'il présente à sa nouvelle connaissance.

Le prétendu ouvrier prend une prise, et rend la tabatière à son propriétaire; celui-ci la replace, ou plutôt croit la replacer dans son gousset; mais le deuxième interlocuteur, profitant de la distraction du juge qui était tout à la conversation, venait de faire un demi-tour, et recevait dans sa main l'objet qui aurait dû naturellement retomber dans la poche.

Cinq minutes après la disparition de ces deux aimables industriels, M. le juge au tribunal civil s'est seulement aperçu du vol dont il avait été victime. — Le deuxième socialiste s'était montré plus difficile que le premier. — L'un s'était contenté du tabac, mais il avait fallu la tabatière à l'autre.

A. MEINEL, gérant.

CHRONIQUE. Imprimerie de M. MEINEL, n° 18, place de la Charité.